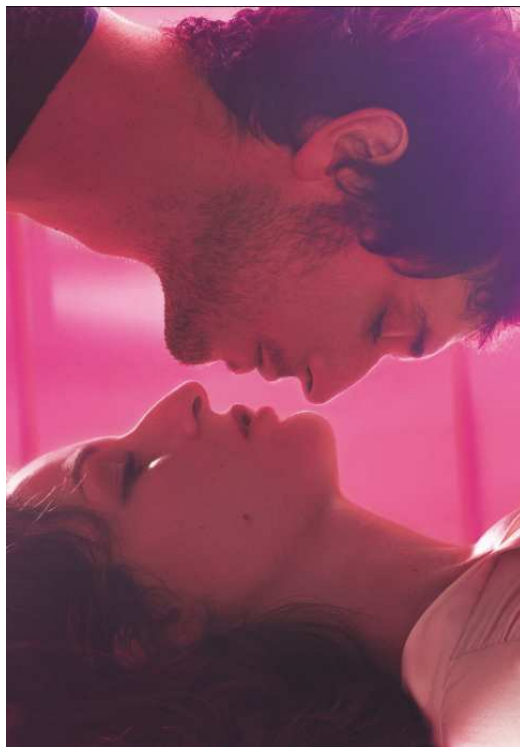




MAIN DANS LA MAIN

Un film de Valérie Donzelli



Avec

Valérie Lemercier, Jérémie Elkäim, Béatrice de Staël, Valérie Donzelli

Durée: 85 minutes

Sortie : le 3 février 2013

Téléchargez des photos:

www.frenetic.ch/espace-pro/details//++/id/906

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
prochaine ag
Tél. 079 320 63 82
eric.mail@bluewin.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
mail@frenetic.ch • www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Quand Hélène Marchal et Joachim Fox se rencontrent, ils ont chacun des vies bien différentes. Hélène dirige la prestigieuse école de danse de l'Opéra Garnier, Joachim, lui, est employé d'un miroitier de province. Mais une force étrange les unit. Au point que, sans qu'ils puissent comprendre ni comment, ni pourquoi, ils ne peuvent plus se séparer.



Liste Artistique

Hélène Marchal
Joachim Fox
Constance de La Porte
Véro
JF
Jean-Pierre
Le Ministre
Nelly
Le nouveau Ministre

Valérie Lemericer
Jérémy Elkaïm
Béatrice de Staël
Valérie Donzelli
Sébastien Noiré
Serge Bozon
Philippe Laudenschach
Lyn Thibault
Antoine Chappey

Liste Technique

Réalisation
Production
Scénario

Musique originale
Image
Son
Montage
Costumes
Création costume de
Melle Valérie Lemercier
Décors
Direction de production
Chorégraphie
Sociétés de production

Valérie Donzelli
Edouard Weil
Valérie Donzelli, en collaboration avec
Jérémy Elkaïm et Gilles Marchand
Peter von Poehl
Sébastien Buchmann
André Rigaut
Pauline Gaillard
Elisabeth Méhu

Vanessa Seward
Gaëlle Usandivaras
Serge Catoire
Fabrice Ramalingom
Rectangle Productions (France), Wild Bunch
(France), France 3 Cinéma (France), Scope
Pictures (Belgique)

ENTRETIEN AVEC VALÉRIE DONZELLI

Un baiser foudroyant, puis se retrouver « collés » de manière arbitraire et prosaïque... Main dans la main démystifie la rencontre amoureuse : comme s'il y avait coup de foudre sans la dimension « du désir » qui fait que l'on voit tout en rose...

Oui c'est vrai, mais je voulais avant tout traiter du rapport fusionnel, sous différentes formes : un frère et une sœur qui habitent encore ensemble (Joachim et Véro), et deux amies dans un rapport d'exclusivité sentimentale (Hélène et Constance). Et puis Hélène et Joachim, frappés par le sort, se retrouvent liés, collés et cela crée une fusion arbitraire, magique, pas du tout psychologique qui va les isoler, les rapprocher et par la force des choses les défusionner des deux autres. Au départ, il n'est pas question d'amour, entre Hélène et Joachim, ils subissent leur sort et a priori tout les sépare. Mais ce sortilège les propulse dans l'intimité de l'un et de l'autre... pour finalement s'apercevoir qu'ils s'apprécient, qu'ils se comprennent, qu'ils se complètent. Vivre avec quelqu'un au quotidien est toujours une expérience intime particulière. Je crois qu'on ne connaît pas vraiment les gens tant qu'on ne vit pas avec eux.

Pourquoi cette envie d'aborder le sujet de la fusion ?

J'ai un frère qui est né le même jour que moi, à deux ans d'écart. Du coup, on fêtait nos anniversaires en même temps... Je ne sais pas si c'est dû à ça mais je suis très fusionnelle dans la vie, l'autre est presque une extension de moi-même. C'est parfois difficile à vivre car derrière ces rapports fusionnels se cache la peur de l'abandon. Bref, je trouvais rigolo de traiter de cette expérience de « couple » fusionnelle. Le cinéma peut permettre de concrétiser des choses encombrantes dans la vie, pour s'en amuser et peut-être mieux les supporter. Mais le film est une rencontre entre deux personnages, qui vont évoluer ensemble tout au long de l'histoire. C'est un parcours initiatique. C'est le point commun de mes trois films. La rencontre, le couple et ce qu'ils ont appris. Dans La Reine des pommes c'était la rupture sentimentale qui lui permettait de rencontrer Rachel, d'être ainsi sujet de sa vie, dans La Guerre est déclarée, c'est la perte de l'insouciance, et l'épreuve qu'ils surmonteront ensemble, et dans Main dans la main, c'est une rupture forcée, qui amène une ouverture et une rencontre.

Etre collés l'un à l'autre au sens premier du terme... Comment vous est arrivée cette idée à la fois métaphorique et très visuelle ?

Je crois qu'elle m'est venue lorsque j'étais en train d'écrire le scénario du film avec Jérémie Elkaïm et Gilles Marchand. Face au split screen qui met en parallèle des images différentes pour en comparer les couleurs, je me suis dit : « Tiens, c'est marrant, on a l'impression que ces deux plans hétéroclites sont collés. » Même si l'idée était loufoque et risquée, c'était une vraie excitation de spectatrice, le moteur. Ce qui est jubilatoire avec le cinéma, c'est qu'on peut tout s'autoriser, à condition de bien l'incarner. C'est ça qui est difficile, pas d'avoir des idées. Comme dans vos deux précédents films, il n'y a pas de second degré chez vos personnages. On a un accès direct à leur intériorité, ils ne sont jamais dans la duplicité ou la manipulation. J'aime quand les personnages suivent une ligne claire, qu'ils disent les choses et agissent de manière frontale. Je suis très premier degré dans la vie, c'est peut-être pour ça. J'aime aussi quand les personnages ont une vraie intelligence de cœur, même quand ils sont méchants ou agressifs comme Constance, ou Rachel dans La Reine des pommes, ils sont humainement corrects. C'est ainsi qu'ils peuvent tous cohabiter ensemble. Ils ont une forme de grandeur, qui ne les rend pas mesquins. Pour moi, ce sont des héros modernes.

Joachim et Hélène, c'est d'abord deux milieux sociaux que tout sépare radicalement...

Oui dans la forme mais pas dans le fond. Ils regardent en fait dans la même direction. C'est ce qui fait qu'ils s'aimeront.

Même si Hélène Marchal a un chauffeur, elle rejoint Joachim sur le plan politique : ils ont une même façon d'aborder la vie, de se comporter. Elle est davantage que lui dans l'apparence, mais elle finit par abandonner son masque.

Je viens d'un milieu très mélangé socialement. Ma mère était issue d'une grande famille de fromagers, elle avait des précepteurs quand elle était petite. Alors que mon père est un fils d'immigrés italiens, peintre et sculpteur. J'ai l'impression de connaître tous les personnages du film, de les avoir rencontrés, que cela soit le ministre, Nelly, la petite assistante, Jean-Pierre le voisin dépressif ou la famille de Véro et Jojo. Je trouvais ça amusant de faire cohabiter des personnages socialement si différents.

Pourquoi Commercy ?

C'est une commune située dans le département de la Meuse. La Meuse c'est la région de mon enfance. J'y ai passé toutes mes vacances petites car mes grands-parents (maternels et paternels) habitaient là-bas. Je connais bien les paysages lorrains et leur lumière, qui en automne sont vraiment magnifiques. Cela me faisait plaisir de retourner là-bas et de faire ainsi découvrir cette région à travers le film; région qui était si chère à ma mère.

Vous jouez avec les clichés mais vous n'êtes jamais méprisante...

Pour moi, c'est plus facile de partir du cliché, mais ne pas coller à son image est toujours un défi. Sur *Main dans la main*, le plus difficile était justement d'obtenir cet équilibre. Par exemple, la famille de Véro et Jojo est assez chargée : ils vivent en communauté dans cette maison à la campagne, il est miroitier, elle est factrice, le mari, J.F., prof de sport qui aime regarder la télé... mais tout cela n'implique pas pour autant qu'ils se comportent comme des beufs. Personnellement, je suis très touchée par le personnage de J.F. et la dévotion qu'il a pour sa femme, on ne s'y attend pas.

Au cinéma, les personnages stéréotypés m'intéressent car derrière cette apparente simplicité, c'est toujours plus compliqué et particulier. Même s'ils ont l'air naïf, les personnages ne sont pas idiots, ils ont une profondeur, une intelligence humaine. J'adore que Véronique soit fière de son travail, parce que pour elle l'important est d'avoir un travail, même si le salaire est modeste. Pour autant, je comprends tout aussi bien Hélène Marchal et Constance de *La Porte*. Elles ne sont pas dupes de leur isolement doré mais en même temps, elles n'ont pas envie d'être pauvres et elles ont raison, c'est chiant d'être pauvre. Mais je ne joue pas non plus les pauvres contre les riches. Le film n'est pas politique dans ce sens là. Le plus important, ce n'est pas le travail qu'on fait ou l'argent qu'on gagne, ou la façon qu'on a de s'habiller, ou de se tenir à table mais la question de fond : quelle entente on a. Et puis ce qui est excitant dans une histoire, c'est la trajectoire des personnages, qu'ils évoluent. C'est leur chemin qu'on raconte. D'ailleurs à la fin du film, tous les personnages ont bougé.

Et peu importe que ce soit en faisant un autre enfant ou en partant à New York, l'essentiel est qu'ils trouvent la vie qui leur convient...

Véro le dit : « il y a une différence entre la vie qu'on fantasme et la vie qui nous correspond. » Ce à quoi son mari lui répond d'ailleurs : « Je sais pas, moi j'ai jamais fantasmé sur ma vie. »

Le film démarre sur des chapeaux de roues avec ce montage alterné entre Joachim et Hélène...

J'aime quand des pans de narration vont très vite, avec des voix off qui accélèrent l'histoire et les explications. Philippe Barrassat fait la voix du narrateur depuis mon premier film.

On pense forcément à Truffaut mais pas comme effet de citation ou volonté de se placer dans une filiation, mais parce que vous avez besoin des outils qu'il a déjà expérimentés...

Oui, parce que c'est nécessaire au film. J'agis au ressenti, à l'instinct. C'est comme quand on fait de la cuisine : on bidouille, on triture, on met les mains dans le cambouis. J'adore cette voix qui nous raconte des histoires et nous redit certaines choses au cas où on ne les ait pas bien comprises. J'aime aussi le moment où chaque personnage intervient pour donner sa petite explication sur pourquoi Joachim et Hélène sont collés. Ce n'est pas réaliste, tous ces médecins dans le même bureau, mais ça ne m'intéresse pas de reproduire la réalité, en tout cas pour l'instant.

Comment s'est passé le tournage ?

L'idée était de rester dans une économie assez réduite, comme pour les précédents films. On était quinze sur le plateau, ce qui reste assez léger, mais le tournage à l'Opéra était lourd, car le lieu est très grand, toujours en activité et nécessite donc une vraie organisation, ce qui n'est pas mon fort. Même s'ils ont été super avec nous, (Brigitte Lefèvre et toute son équipe), et nous ont déroulé le tapis rouge, cela demandait une grande préparation et beaucoup d'énergie de tourner dans un décor aussi énorme, où il y a toujours des spectacles, des répétitions... L'autre chose compliquée était que le film a commencé alors que l'aventure de La Guerre est déclarée n'était pas terminée. Le tournage du film s'est interrompu et étalé d'octobre à février. On alternait ainsi la promotion pour La Guerre est déclarée et la préparation du tournage qui continuait. Et puis je me suis rendue compte que la direction et le rythme de mes autres films étaient marqués par le fait que je joue dedans. Là, c'était une expérience très différente et très enrichissante pour moi de travailler avec une vraie actrice, Valérie Lemercier, qui porte le film avec Jérémie.

Pourquoi Valérie Lemercier pour jouer Hélène ?

C'était à l'origine même du projet : écrire un film pour Valérie Lemercier et Jérémie Elkaim. Je trouvais qu'ils formaient un duo intéressant. J'avais envie de les voir réunis au cinéma. Et puis j'aime l'Opéra Garnier, j'aime la danse, les petits rats, les tutus, j'avais envie que ça se passe dans cet univers-là. Je savais que Valérie Lemercier aimait la danse aussi. Je trouvais cela cohérent de la voir en directrice de l'Opéra Garnier. Pour moi, le talent de Valérie Lemercier, sa classe, son élégance n'étaient pas assez exploités. Elle ne jouait pas forcément dans les films comme j'avais envie de la voir. J'avais envie de montrer autre chose d'elle. C'était un défi : l'amener vers ce que je voulais et en même temps me nourrir de sa personnalité. Valérie Lemercier est une grande actrice, toujours au service du film, elle a une capacité de travail phénoménale. Elle est partante sur tout, tout l'amuse, elle a une vraie énergie communicative.

Et le choix de jouer vous-même Véro ?

Je ne voulais pas jouer dans le film au départ. C'est Jérémie et Pauline Gaillard, qui m'ont convaincue de jouer Véro. C'était drôle de jouer ce couple de frère et sœur avec Jérémie. J'adore Véro et la bonhomie avec laquelle elle danse devant Hélène Marchal. Elle y croit, elle est sincère, elle n'a pas d'arrière-pensée, elle est dans son plaisir, c'est le spectacle.

Et Jérémie Elkaïm en petit rat de l'Opéra ?!

Jérémie est doué pour danser. Il a pris quelques de cours de danse classique car il n'en avait jamais fait. Michael Denard, le grand danseur étoile, était son professeur, c'est d'ailleurs ce même Michael qui joue le chauffeur d'Hélène Marchal. J'aimais bien l'idée de mettre Joachim en collant au milieu des petites filles. Si le personnage avait été une femme cela aurait été humiliant et ridicule pour le personnage, or là c'est amusant. Et puis Jérémie en collant, c'est assez irrésistible. Joachim est à l'opposé de tout ce qu'on peut imaginer d'un homme viril mais on le devine en même temps très à l'aise dans sa sexualité. Joachim est très réservé, il a une certaine forme de soumission, mais il a une vraie force comme tous les soumis. Quand il décide d'arrêter, il arrête. C'est un personnage très sain. Il est libéré de son image, il file, il fait du skate. Pour le couple qu'il forme avec Hélène à la fin, c'était très important pour moi qu'on les sente épanouis par leur relation, que ce ne soit pas du tout celle d'un petit garçon qui a trouvé une maman et vice versa.

Cet épanouissement se construit, il n'est pas d'emblée donné puisqu'au départ, ils sont « collés » mais pas attirés sexuellement...

Oui ce n'est pas la question principale de leur rencontre. Elle est même inenvisageable au début pour l'un et l'autre. Le désir vient petit à petit quand ils apprennent réellement à se connaître. La sexualité est indispensable à une relation de couple mais c'est un à côté, la conséquence d'une entente, d'une grâce, d'un amour. On peut avoir une bonne relation sexuelle mais si quelque chose ne nous bouleverse pas sur le fond, c'est inenvisageable sur le long terme. Hélène et Joachim s'aiment et sont ensemble pour les bonnes raisons, il n'y a rien de pourri derrière.

Ils auront dû se quitter pour aboutir à cet amour. « C'est pas vous que je veux quitter, c'est moi que je veux retrouver. », dira Joachim à Hélène...

Oui, à ce moment-là de leur relation, il sent que c'est trop anxiogène. Elle est tellement névrosée qu'elle y trouve son compte, elle a envie de continuer comme ça, mais lui sent qu'il est à une limite et s'en va. Quand ils se retrouvent, c'est après être passés par l'expérience de la solitude, leur fusion est choisie, pas du tout subie. Ils se respectent et peuvent s'aimer au sens généreux du terme, pas narcissique, pas parce que l'autre leur renvoie quelque chose mais parce qu'il est comme il est : un tout magnifique.

Vos personnages vont tout le temps de l'avant mais ils n'oublient pas d'où ils viennent, le passé pèse malgré tout, on n'est pas dans l'utopie...

Les personnages de Main dans la main sont intègres, ils ne tournent pas la page, ne renient pas leurs origines. Ils sont tous un peu handicapés de la vie et se sont construits avec ça. Joachim et Véro ont perdu leurs parents dans un accident d'avion et ont été élevés par leur grand-mère. Un abandon pareil isole et laisse une trace indélébile, j'imagine. Hélène, elle, a sans doute eu des parents assez toxiques qui ne l'ont jamais comprise. Elle s'est détachée de ça tout en restant fidèle à un lien culturel, la danse, qui fait qu'aujourd'hui, elle est prof de danse. Quant à Constance, il y a beaucoup de mystère autour d'elle. C'est une insoumise, une révoltée, un électron libre, elle est née punk !

A un moment, Joachim interprète The man I love de Gershwin dans la langue des signes devant Hélène...

C'est une chorégraphie de Pina Bausch que Gilles Marchand m'a montrée. Je l'ai trouvée magnifique, je me suis dit que ce serait beau que Joachim la refasse à l'identique et qu'Hélène en soit étonnée, qu'elle se demande où il a découvert ça. J'aime l'idée que la culture ne soit pas réservée à une élite. C'est émouvant d'imaginer Joachim en train

d'apprendre cette chorégraphie, peut-être juste pour lui, parce qu'il l'aime. C'est très attachant les gens qui fabriquent quelque chose par eux-mêmes et d'un coup dévoilent cette intimité. La beauté de cette chorégraphie devient un point commun entre Joachim et Hélène, qui montre qu'ils ne sont pas si différents. Quand elle lui demande : « Il y a d'autres choses que vous trouvez belles comme ça ? », il lui répond : « oui ». Ce oui, c'est elle, Hélène.

C'est après l'enterrement de Constance que tout est enfin possible entre Joachim et Hélène...

La scène d'enterrement de Constance est l'une de mes préférées. On ne sait plus si on doit rire ou pleurer. Il faut que cette cérémonie ait lieu, par respect pour Constance, mais en même temps, elle est absurde, c'est une sombre mascarade. Le maître de cérémonie est empoté, Hélène est maladroite, le cercueil a du mal à partir... Quand elle dépose le petit carnet rouge dans le cercueil, Hélène est très émouvante. Ce geste raconte plus que ce qu'il montre, il présuppose qu'Hélène a fait la démarche d'aller le chercher. Elle est dans la douleur de perdre quelqu'un, qu'il ne devienne qu'un souvenir, elle a besoin de se raccrocher à des choses très concrètes. J'ai moi-même perdu ma mère au moment de la projection à Cannes de La Guerre est déclarée. Cette rupture m'a beaucoup impressionnée, le fait de couper, le rapport à la cérémonie d'enterrement, à son absurdité... Main dans la main est moins ouvertement autobiographique et plus loufoque que le précédent mais j'ai presque l'impression d'y dévoiler davantage ce que je suis.



ENTRETIEN AVEC VALÉRIE LEMERCIER

Vous aviez vu les films précédents de Valérie Donzelli ?

Non seulement, j'ai vu et adoré La Reine des pommes, mais j'ai dit à mon producteur Edouard Weil – qui est maintenant aussi le sien - qu'il fallait absolument qu'il aille le voir. Je trouvais le film d'une liberté incroyable. Et La Guerre est déclarée m'a évidemment beaucoup plu aussi. Valérie m'avait prévenue bien avant sa sortie qu'elle écrivait un film pour moi mais je n'en savais pas plus.

Quelle a été votre sensation à la lecture du scénario de Main dans la main ?

J'ai beaucoup aimé le mélange des deux milieux sociaux et le personnage que Valérie me proposait. Hélène Marchal est une femme qui s'est tout interdit, qui s'est forgé une identité. Tout ça, ce n'est pas le contraire de moi... Si Valérie a écrit ce rôle pour moi, elle y a sans doute mis des choses de moi. En fait, c'est en voyant le film que cette intimité avec le personnage m'a vraiment frappée.

Et puis je trouvais ça bien de jouer une histoire d'amour. Je n'en ai pas fait tant que ça. Dans Astérix et Obélix, c'est aussi une histoire d'amour, mais avec... Obélix. Ça n'a rien à voir ! En revanche, j'avais un peu de mal à imaginer le synchronisme. C'est tellement insolite, je ne voyais pas comment on allait faire avec Jérémie.

Finalement, comment avez-vous travaillé à être synchrone avec Jérémie Elkaïm ?

On a travaillé des jours entiers avec le chorégraphe Fabrice Ramalingom et Magalie Gajan, qui nous ont appris à faire la même chose en même temps : s'asseoir, se lever, tourner la tête, lever le bras... Au bout de plusieurs semaines d'exercices, on arrivait, sans top, sans directives, à faire les mêmes mouvements. Quand on se brossait les dents par exemple, on allait du même côté, puis de l'autre sans se le dire. C'était devenu automatique, on se connaissait.

Et jouer une prof de danse ?

Ça me plaisait beaucoup que le film se passe dans le milieu de la danse. J'aime beaucoup cet univers, aller voir des ballets... Je me souviens d'avoir montré à Valérie L'Age heureux, que je regardais quand j'étais petite mais qu'elle ne connaissait pas parce qu'elle est plus jeune que moi. Je n'ai jamais été danseuse mais comme toutes les petites filles à l'époque, j'avais envie d'être petit rat de l'opéra quand je regardais ce feuilleton. J'ai eu une éducation assez stricte, la discipline de la danse me parle et depuis que je suis adulte, je prends des cours de barre au sol, j'ai tous les disques Arion de la collection « La Danse par le disque », qui servent à accompagner les exercices de barre au sol. J'aime la musique pour la danse classique, des morceaux parfois composés uniquement pour les élèves de cours de danse et que j'ai parfois utilisés dans mes propres films. J'ai aussi déjà joué des profs de danse dans mes spectacles, mais beaucoup plus méchantes qu'Hélène !

L'une des caractéristiques du cinéma de Valérie Donzelli est d'entremêler les émotions, le rire et les larmes...

En général, les metteurs en scène veulent que les acteurs pleurent. Valérie, elle, veut qu'on soit sincère mais pas pour autant qu'on mette nos tripes sur la table. Elle n'a pas envie qu'on s'écroule en larmes, elle veut de la tenue, préfère qu'on joue à pleurer, avec notre petit mouchoir. Quand elle donne ses indications de jeu, elle joue un peu à la poupée : alors tu mets ta petite main là... Comme si elle esquissait un dessin. Quant aux choses drôles, elles sont vraiment drôles et surprenantes, elles adviennent malgré les personnages. Notamment le mien, qui n'est pas spécialement comique.

Généralement dans les comédies, je dois amener « mon manger » en tant que comédienne drôle. On me paye pour ça : faire rire. Ici, je ne sentais pas du tout cette obligation d'avoir à prendre en charge le comique.

Valérie Donzelli et vous, c'est la rencontre de deux tempéraments, différents...

Quand je suis actrice, je suis très docile, enfin je pense ! Je faisais entièrement confiance à Valérie, je m'en remettait à elle. Je ne savais jamais à l'avance comment j'allais jouer une scène, comment elle la voyait, comment elle voulait la filmer. A part me préparer physiquement à être synchro avec Jérémie, prendre quelques cours de danse et apprendre mon texte, c'était l'inconnu total et j'avais besoin de ses indications tout le temps. J'étais très impressionnée par sa volonté et son énergie. Elle sait ce qu'elle veut et ne lâche jamais.

Quelles étaient ses indications ?

Elle voulait que je sois distinguée, que je ne bouge pas beaucoup. Bien sûr, on court beaucoup dans le film mais je me souviens qu'un jour elle m'a dit : arrête de jouer avec les mains. Et elle avait raison, c'est un tic chez moi ! Elle n'aime pas qu'on triche, qu'on arrive avec des choses toutes prêtes, habiles, qu'on a bidouillées dans son coin. On ne peut pas la lui faire ! En général, j'interprète plutôt des rôles de composition. Elle voulait au contraire que j'y mette « du mien », que je m'abandonne davantage... Ça me faisait un peu peur mais cette peur rejoignait celle d'Hélène qui rencontre un homme plus jeune qu'elle, qui ne vient pas du même monde...

Quel souvenir gardez-vous du tournage ?

Il y avait un côté colonie de vacances où tout le monde se déguise, où l'on fait un spectacle pour les parents. Quand je suis arrivée à Commercy, il y avait tous les enfants, et Valérie qui maquillait Jérémie et les autres... Et à New-York, tout le monde – sauf moi ! – dormait dans la même maison, prenait le petit-déjeuner ensemble. Mais évidemment qu'un tournage n'est pas toujours une grosse rigolade. C'était parfois dur, Jérémie et Valérie sont partis faire campagne à Los Angeles pour les Oscars, le tournage s'est arrêté deux fois... C'était fatigant, les journées étaient longues. Et toutes les scènes dans la rue, sans collant ni chaussettes, à six heures du matin... Il faisait très froid, je me souviens quand on attendait dans les voitures avec le chauffage à fond, j'avais une couverture de survie ! Je pense que c'est le tournage le plus éprouvant, le plus important et le plus engageant que j'ai fait.

Vous comprenez que Valérie Donzelli aime travailler en petite équipe ?

Ah oui ! Je ne l'ai malheureusement pas reproduit pour mon film à moi car c'était un gros film mais j'ai adoré ça. Il y a trop de monde sur les films, trop de talkies walkies. C'est parce qu'on est petits qu'on est mobiles. Il y a plein de jours où on ne savait pas exactement où on allait tourner la scène, Valérie décidait sur le coup. Et elle trouvait certains acteurs quasiment la veille du tournage. Ça permet d'accueillir les hasards, de laisser les choses venir. Par exemple Michael Denard qui nous a donné des cours de danse, il est devenu mon chauffeur dans le film ! C'était une super idée. Pour faire des films différents, il faut aussi qu'ils soient fabriqués de manière différente. On peut très vite se laisser emporter par le cinéma, par ce qui se fait ou pas, par la hiérarchie, au lieu de se laisser emporter par la vie, l'histoire. Valérie a raison de s'entourer d'une petite équipe car quand on a 75 personnes sur un plateau, on peut rapidement se rallier au plus grand nombre et renoncer à ce que l'on avait dans la tête. C'est le tournage le plus libre que j'aie vécu. Voir travailler Valérie m'a beaucoup appris.

Comment avez-vous trouvé votre place dans le duo que forment Valérie Donzelli et Jérémie Elkaim ?

Jérémie était très présent, il écoutait toutes les prises, mais il n'intervenait pas directement et sur le plateau, il était là pour me dire qu'il m'aimait, pas pour me diriger. Il était très bienveillant et c'est vrai que j'avais parfois besoin de ça. Valérie était forcément très directive, c'est normal. Jérémie sentait très bien ce qui pouvait me manquer, ce qui pourrait me faire plaisir. Sa présence apportait beaucoup de douceur au tournage.

Parlez-nous de vos costumes dans le film...

J'ai eu la chance d'être habillée entièrement par Vanessa Seward. C'est toujours très important pour moi, les costumes. Et encore plus pour le personnage d'Hélène Marchal, pour laquelle c'est presque un uniforme. Elle porte toujours la même jupe, déclinée en noir et blanc, noir et dentelles, noir et dorée... Et toujours la même ceinture, toujours la même blouse, le même sac... C'est son costume de directrice.

Dans la scène où Hélène Marchal enlève tous ses vêtements, on a l'impression qu'elle enlève une camisole...

Oui, j'aime beaucoup qu'elle enlève tous ses vêtements, qu'elle se libère. J'aime cette scène, pas du tout pour la prouesse physique de me déshabiller mais parce qu'elle est culottée dans l'esprit.

Quelle a été votre impression en voyant le film ?

Je trouve ça nouveau, on n'a pas vu beaucoup d'histoires d'amour avec des gens si dissemblables. Et puis j'ai été très surprise de voir l'effet qu'il fait. J'ai pourtant lu et relu le scénario mais je n'arrive pas à comprendre à quel moment on se fait cueillir par l'histoire d'amour. Je ne comprends pas les ficelles de Main dans la main, la manière dont il réussit à nous émouvoir. Je suis très reconnaissante à Valérie de m'avoir écrit ce rôle et d'avoir fait ce film. J'étais moi-même en train d'écrire quand nous avons travaillé ensemble et sa liberté vis-à-vis des conventions m'a décomplexée et débarrassée de vieux réflexes et de certaines idées reçues sur ce que devrait être le cinéma.



Entretien avec Jérémie Elkaïm

Pourquoi cette envie de raconter le couple sous diverses formes ?

Pendant toute la tournée province de *La Guerre est déclarée*, on nous a demandé, à Valérie et moi, si on était à nouveau ensemble, si on était encore séparés, quel genre de rapports on avait... Ce n'est pas que nous bottions en touche mais nous étions dans l'impossibilité de dire autre chose que : « On ne sait pas trop. C'est trouble, c'est plein de choses à la fois... ». C'était la vérité de notre rapport, on était honnête, on n'avait pas de réponse toute faite à donner. C'est un peu comme les papiers administratifs, quand on doit cocher des cases mais qu'on ne se reconnaît dans aucune. Valérie et moi sommes deux personnes qui faisons des choses ensemble sans qu'on réussisse à nous mettre une étiquette. Ça peut isoler beaucoup car les gens sont parfois dérangés quand ils n'arrivent pas à nommer la nature de vos rapports. *Main dans la main* est en résonance directe avec ce que l'on vivait pendant qu'on écrivait. Je pense qu'il en dit encore plus sur notre intimité que ne le faisait le film précédent.

Une barrière sociale et une différence d'âge séparent Hélène et Joachim...

Ça me surprend toujours quand on entend des gens dire : « Je me demande vraiment ce qu'ils foutent ensemble ! » pour parler d'un couple apparemment trop disparate. Moi, je ne peux pas m'empêcher de me dire que s'ils sont ensemble, c'est qu'ils se font du bien, se « consolent ». Les liens qui unissent nos personnages sont sans doute boiteux mais moi, j'ai un profond amour des boiteux, des handicapés, des exclus sous toutes les formes. Ce n'est pas une image de bonheur parfait mais c'est la beauté des béquilles ! On en a tous besoin à certains moments, à certains endroits...

Une des caractéristiques des personnages est qu'ils s'expriment au premier degré, sans duplicité aucune...

Oui, ils s'expriment très fort sur leurs états d'âme, ce qui peut m'ennuyer au cinéma mais là, grâce au burlesque dans le jeu des acteurs et dans les situations, Valérie transforme le risque de platitude en poésie. Le film est à la fois outré et pudique, il ne cesse de jouer avec des codes, avec un arbitraire qui me touche énormément. C'est comme une sculpture que Valérie sculpte et dont on se dit : voilà, elle a cette forme là. On n'est plus dans une pensée, un scénario très construit, mais dans un agglomérat.

Le fait que vous incarniez les frère et sœur d'une même famille renforce l'empathie envers ces personnages...

Ça nous amusait de jouer un frère et une sœur qui ont ce rapport dont on ne sait pas très bien ce qu'il est. Ça nous amusait d'utiliser la vérité de notre rapport, qui est lui aussi protéiforme. On se disait qu'il passerait quelque chose de ce lien à l'écran.

L'accueil et succès de *La Guerre est déclarée* vous ont freiné ou donné de l'énergie ?

Je trouve plus dur de faire avec des compliments que de faire avec des reproches. Ça protège moins que de n'être pas attendu, que de faire les choses tout seul dans son coin. Mais comme on était déjà en pleine fabrication du film au moment de la sortie de *La Guerre est déclarée*, on n'a pas vraiment vécu l'atermoiement après un succès. Surtout, ça désacralise les compliments de les entendre alors que l'on est dans les affres de la création du prochain film. Il y avait un décalage entre les éloges, parfois excessifs, que l'on recevait, et les doutes dans lesquels nous étions quant à la fabrication du film à venir ! Une chose vraiment positive concernant le succès de *La Guerre est déclarée*, c'est que les financements sont arrivés plus facilement pour *Main dans la main*. Mais là encore, c'est relatif

car dans notre système, l'important n'est pas d'avoir le plus d'argent possible mais celui dont on a besoin, et d'être en cohérence avec l'esprit des films. On a autant de plaisir à faire La Reine des pommes que Main dans la main, on est dans les mêmes questions de cinéma, de narration.

A la fin du film, Joachim et Hélène s'envolent vers une nouvelle vie mais sans l'utopie de croire qu'on se déleste entièrement de son passé...

Oui, encore l'obligation de faire avec cette chose boiteuse en nous ! Je suis toujours sceptique du déplacement trop fort des gens, qui partent à l'autre bout de la terre ou changent brusquement de métier. Je pense qu'on ne bouge pas tant que ça dans la vie, mais je crois en revanche que le petit endroit où l'on bouge peut changer beaucoup de choses. C'est cet idéal là que l'on poursuit dans nos films : les personnages qu'on laisse à la fin ont bougé mais pas pour tout simplifier, pas pour tout rendre évident. Ils n'ont pas l'utopie qu'une fois que l'on a changé de point de vue enfin tous les problèmes sont résolus. Non, la vie continue et Main dans la main est traversé par cette mélancolie.

